

Dans le train

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 12

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— et dire qu'il y en a tant qui causent par dernier, — on fait ce qu'on peut : on n'est pas des bœufs !

A présent que j'ai un peu ruminé ce qu'il me faut vous dire, et que vous avez l'air de vouloir m'écouter un moment, je veux tout de suite attaquer le vif de mon sujet en *invitant* les *allocations* vicieuses, dont il ne faut *jamais dépasser* l'excès.

Puisque le moment est venu de vous parler de tout, je commencerai par nos gamins, je n'irai pas par quatre chemins : ce qui est juste est juste, un point c'est tout.

Eh bien, moi qui vous cause, je vous dis qu'au jour d'aujourd'hui on se brigande la moitié trop pour leur z'inculquer tant de cette instruction, qu'ils n'ont rien de plus pressé que de vilipender sitôt dehors de l'école ! Ah ! c'est bien comme disait mon ami Diuste : voyez-vous ces sacrés gamins, on n'en peut plus rien faire façon, tant ils se croient malins. Ils ne rêvent plus que d'aller se royaumer par la capitale, se croyant devenir tout de suite *capitalistes*. Oui, j'en ai connu, de ces déserteurs des campagnes qui restaient dans ces puissances carrées où il y a des *enseigneurs*, mais pas la moindre brique de planrage. Ils ont d'abord eu fait de revenir après fortune *défaite* et plus vite *dépités* que députés.

Ah oui, c'est bien du temps où on savait encore moucher les gamins et les chandelles qu'il aurait fallu causer, comme ça, d'aller dans ces *banques impopulaires*, ces magasins de *musique en conserve*. Pauvre ami ! ce n'est plus rien tant les chandelles qui avaient été mouchées et remouchées ! Puisqu'on tournait dans un *cercle visqueux* et qu'il ne resterait bientôt plus personne pour aller gouverner, les vieux seraient *d'obligés* de tout mettre en rentes *visagères* pendant que la jeunesse vivait comme des *coqs-emplâtres*. Alors ça, ça dépasse les bornes de *l'outré-qui-danse*, et puis c'est pas étonnant quand on voit ces groupes de pintes qu'on rencontre à tout bout de champ par ces rues de Lausanne. Les occasions *pelulent* de ces *pierres d'achopinements* pour ceux qui étaient parti du pied gauche pour suivre le droit chemin, qui ne fait pas tant de ces *décontours*.

Eh bien moi, j'aime encore mieux la grande route, par rapport qu'elle est assez large pour qu'on ne risque pas de verser trop souvent.

En effet de verser, il y a verser et verser : comme disait mon ami François à ce gaillard qui voulait acheter une automobile : « vois-tu, d'abord on vous verse un verre, après on verse un à compte et pour finir, on verse dans le fossé ! »

C'est comme il y en a qui ont le diable pour vouloir tous être dragons ou bien tringlots. Ils croient déjà s'entendre mépriser s'il ne reviennent pas du camp *rappointés*, *brigandiers*, *maréchal des jolis*, *sergent-mangeur* ou même *fourrien*. C'est encore ça qui va le mieux pour faire la belle jambe sur *l'Escalade* de Montbenon. Il y en a qui y seraient pour sûr encore si le gardien de la fouille ne leur expliquait pas que les canards ne peuvent rien dormir, tant la lune fait la rate sur les galons !

Savez-vous ce que la marchande de citrons, qui s'y connaît, m'a dit sur le compte des dragons ? Devinez-voir ?

— En *élite*, ils sont rude fiers, ils vont à cheval.

En *landever* ils vont plus rien qu'à pied, il faut déjà déchanter.

— Et alors en *languetourme*, que je lui fais, comme ça :

— Ils vont à la Commune, oui bien !...

Mais revenons-voir à nos moutons : moi, je vous dis qu'il y aurait plan d'éviter bien des misères *conjugables*, si les gens d'au jour d'aujourd'hui ne se croyaient pas tous tant malins ! Ça, c'est mon opinion, bien *apprêtée* que je vous invite *cordialement* à partager.

Demande-voir à la mère Gritton, la lessiveuse, si elle a tant été à l'école quand elle était gamine. Il y en a pourtant pas une qui connaisse, comme elle, sur le bout du doigt, les Fa-

bles de La Fontaine, où l'on blanchit le linge en noircissant sa voisine !

Eh bien, moi je vous que ce n'est rien que de la *déformation proportionnelle*, allez seulement !

Quelqu'un de célèbre, mais que je n'ai pas connu a dit qu'en toutes choses il fallait considérer la *faim*. Moi, je ne voudrais pas qu'on oublie la *soif*, aussi je termine, parce que je vous ai tout sorti ce que j'avais marqué sur ces quelques bouts de papier.

Et je porte mon toast à ces braves tireurs. Leurs balles nous montrent le chemin de la ligne droite. Je bois comme ils tirent. Bravo et respect. J'ai dit.

Pour copie conforme : *Fridolin*.

En vitesse. — Moi, mon vieux Marius, ma voiture, elle va si vite que tout le long de la route les arbres ne font qu'une haie.

— Père, mon père Olive la mième elle dévore tellement l'espace que les bornes kilométriques ne font qu'un seul petit mur.

LA NOUVELLE SERVANTE

MADAME Parfilé garde difficilement une servante car elle exige de ses sujets un travail trop ardu, et de nos jours, les servantes, vous savez, n'en mettent pas plus qu'elles ne veulent. La maison est grande, d'un entretien fatigant; la lessive et le repassage du linge leur incombent en surcroît. Enfin, il faut dire que madame Parfilé élève pour son « amusement » des poules et un cochon à l'exemple de ses père et mère dont elle a conscience de garder les bonnes traditions.

Vous imaginez bien que les pauvres ne trouvent, dans cet « amusement » de la patronne, qu'une surcharge de besogne pénible et malodorante.

Voici madame Parfilé dans la jubilation. Songez qu'elle se trouvait depuis plus d'un mois sans servante et qu'on vient de lui en envoyer une.

Cette nouvelle bonne, qui répond au prénom euphonique d'Usmarie, lui arrive, un samedi, en ligne droite du légendaire village de Monbiau dont les habitants, à ce que prétendent de vieilles chroniques, auraient tenté de mettre le soleil dans des sacs... Mais ne nous égarons pas; revenons à nos moutons, je veux dire à madame Parfilé et à son Usmarie.

Le lendemain dimanche, au moment de partir pour le pèche, madame déposa dans le four de son fourneau de cuisine, un cassoton copieusement beurré et garni d'un magnifique filet de porc.

En sortant, elle recommanda à la servante de soigner les poules et de ne pas oublier, surtout, de retourner et d'arroser le porc pendant son absence.

Lorsqu'elle revint de l'église, elle trouva sa cuisine enfumée et une acre odeur de brûlé la suffoqua. Elle se hâta d'aérer en ouvrant la croisée et courut ensuite au fourneau d'où partait le nuage asphyxiant. Le rôti de porc était noir, totalement calciné. De toute évidence, la servante ne s'en était pas occupée.

Elle l'appela sur le ton que vous devinez :

— Usmarie ! Usmarie !

La servante ne répondit point. Sans doute était-elle sortie pour s'occuper des poules. Madame se précipita sur le seuil de la porte qui donnait accès à la cour :

— Usmarie ! Usmarie !

Pour toute réponse, elle perçut un grognement de cochon. Elle se rendit au boaton.

Tableau !... Usmarie luttait avec l'animal ! Elle l'avait mis sur le dos et lui tenait les pattes en l'air, essayant de le retourner d'un flanc sur l'autre.

— Ah ! Madame, gémit la pauvre fille, il est temps que vous arriviez à mon aide, car la bête est plus forte que moi !

— Malheureuse !... que faites-vous donc ?

— Hé !... je m'efforce de retourner le porc pour l'arroser, ainsi que Madame me l'a recommandé en partant pour le pèche.

La maîtresse fut secouée d'un éclat de rire qui lui fit, pour un instant, oublier la perte du filet.

Quelle bonne histoire elle allait pouvoir conter à la prochaine réunion de couture. Elle courut d'abord en faire part à son mari qui en rit un peu moins :

— Si le rôti est brûlé, de quoi allons-nous pouvoir dîner ? s'inquiéta-t-il.

— Mon cher, il faudra bien nous contenter d'un reste de poulet froid et d'une salade.

La servante fut aussitôt chargée de cueillir la laitue et de la laver.

Midi a sonné, poulet et salade sont sur la table.

C'est monsieur qui, d'habitude, assaisonne la salade. Il réclame, à cet effet, le sel, le poivre, l'huile, le vinaigre et le couvert.

— Usmarie, vous avez oublié le couvert à salade.

— Le couvercle à salade ?

— Eh, oui ! le couvert en bois, le service, si vous aimez mieux !

Usmarie ne sait ce que c'est que ce couvert — couvercle, prononce-t-elle — à salade, mais n'en veut rien laisser paraître. Elle fouille les armoires sans succès lorsque, soudain, une idée lumineuse surgit dans son cerveau.

Elle court au petit endroit discret, en ramène le couvercle et le présente à Monsieur en disant :

— C'est-y bien ça que vous voulez ? Je n'en trouve point d'autre en bois dans la maison !

Aimé-Joseph.

Au restaurant. — Un client. — Moi j'aime beaucoup l'automobile.

Un autre client. — Oh ! moi je préfère le cheval, j'adore le cheval !

Le garçon (à part). — Monsieur va être satisfait !

Un vieux chapeau. — Encore un nouveau chapeau, cependant ton vieux était encore en bon état.

— Tu exagères, mon chéri, tu viens de reconnaître toi-même qu'il était vieux.

POUR VIVRE HEUREUX

LES anciens almanachs du bon vieux temps abondaient en doctes prescriptions qui réglaient la santé du corps. On y trouvait aussi, sous forme d'anecdotes ou de proverbes, des avis que devait suivre « l'honnête homme » dans les diverses circonstances de sa vie.

C'étaient, la plupart du temps, des sortes de formulaires moraux, dont la philosophie ne dépassait pas un égoïsme bien entendu. Ils étaient tout de même bons à consulter. Car il faut, pourtant, dans ce bas monde, penser à soi, de temps en temps.

En voici un qui prône la douce médiocrité et le juste milieu chantés par le poète :

Trop de repos nous engourdit.

Trop de fracas nous étourdit.

Trop de froideur est indolence.

Trop d'activité, turbulence.

Trop d'amour trouble la raison.

Trop de remèdes est un poison.

Trop de finesse est artifice.

Trop de rigueur est cruauté.

Trop d'audace, témérité.

Trop d'économie, avarice.

Trop de biens devient un fardeau.

Trop d'honneurs est un esclavage.

Trop de plaisir mène au tombeau.

Trop d'esprit nous porte ombrage.

Trop de confiance nous perd.

Trop de franchise nous dessert.

Trop de bonté devient faiblesse.

Trop de fierté devient hauteur.

Trop de complaisance, bassesse.

Trop de politesse, fadeur.

Dans le train. — Quel âge a le petit.

— Cinq ans, monsieur.

— Et maman en a trente-cinq.

Vers la cheminée. — Minet est étendu et ronronne.

Bébé dit alors à sa mère : — Ecoute Minet qui commence à bouillir.